

Un nouveau batteur pour les Moabiter Spinner

10 mai 2016

Quand soudain ce matin-là Hippias ouvre la porte de sa chambre derrière laquelle deux jours plus tôt il s'est enfermé à double tour, c'est pour aller directement à François Lazare sans passer par Moritz. Il n'est pas encore huit heures mais sur le palier il fait déjà une chaleur étouffante. Il claque la porte derrière lui puis se jette très littéralement dans la cage d'escalier pour y prendre de la vitesse, celle dont il aura besoin pour prendre de vitesse Moritz qui autour de son maître François Lazare monte la garde.

Lazare par Moritz préparé,
c'est Moritz qui encore
entre Lazare et moi s'interpose,
mais aussi
moi par la salle d'attente de Moritz préparé,
c'est Moritz qui encore et toujours
entre Lazare et moi
s'interpose,
Moritz le jongleur qui,
dans toutes ses rondes,
nous fait entrer,
Lazare et moi,
Moritz le prestidigitateur qui,
dans tous ses tours de passe-passe,
nous fait entrer,
Lazare et moi,
mais pas cette fois,
pas ce matin,
pas avec cette vitesse.

C'est ce que tout bas, mais pas si bas au point de se le dire de tête, Hippias se dit sur les marches par lui dégringolées. En fait de vitesse c'est le bras de son voisin, Làzlò Farkas, de retour de son jogging et alors qu'il va mettre sa clef dans la serrure de sa porte, qu'il prend en y passant le sien.

Moritz qui dans sa salle d'attente
me fait entrer,
c'est Lazare qui m'échappe,

le temps que dans sa salle
d'attente
Moritz me fait prendre,
c'est le temps qu'il prend,
lui, Moritz, ce temps,
pour me préparer
et monter préparer Lazare,
c'est le temps que
je ne dois pas me
laisser prendre.

C'est ce que tout bas, à l'oreille attentive de Làzlò Farkas, Hippias maintenant deux dégringolant plus vite encore dit, mais le dire ne suffit pas, sur Làzlò Farkas il appuie comme pour le faire entrer. C'est encore avec lui, Làzlò Farkas que quarante minutes après, bras dessus bras dessous, Hippias arrive devant la grille de la Winnstraße. Quand Moritz ouvre la porte pour faire entrer les deux visiteurs très matinaux, la salle d'attente attend déjà de les engouffrer mais c'est Làzlò Farkas qu'Hippias y fait entrer pour eux deux mais plus encore à sa place. Le temps que Moritz, bien attrapé, prend pour se rendre compte de la substitution éclair, Hippias le prend, lui, ce temps, pour se précipiter dans l'escalier au bout du couloir et monter à l'étage. Quand il arrive devant la porte du bureau de François Lazare Hippias l'ouvre sans frapper car déjà il a entendu dans l'escalier les pas précipités de Moritz revenu à lui et lancé à sa poursuite. Aussitôt il aperçoit devant lui François Lazare debout à la fenêtre qui, frappé de surprise, le regarde fondre sur lui mais alors qu'il est déjà sur lui au dernier moment François Lazare interpose Al Buridan que dans le coin près de la porte Hippias n'a pas vu. Trop tard. C'est fini. En fait de disciple de François Lazare Hippias devient le nouveau batteur des Moabiter Spinner. Quand à son tour Moritz, très essoufflé, apparaît dans l'encadrement de la porte du bureau de François Lazare, celui-ci éclate de rire.

- « Mon cher Moritz, il semble que votre extrême vigilance ait été prise de court cette fois. Permettez-moi de vous présenter le nouveau batteur de la non moins nouvelle formation de notre cher ami Al Buridan. »

Dans la salle d'attente de Moritz, après plusieurs minutes debout immobile dans l'attente du prochain enchaînement, Làzlò Farkas s'est enfin assis. En fait de salle d'attente, un grand salon plongé dans la pénombre car les grands rouleaux rouges fixés au-dessus des deux fenêtres et de la porte-fenêtre donnant sur le jardin ont été déroulés pour arrêter le soleil. Tandis qu'il regarde autour de lui un rire qu'il ne connaît pas lui parvient faiblement par le plafond. Quand Anya Dittmann sonne à la porte d'entrée avec dans les bras le grand cageot contenant la provision hebdomadaire de fruits et légumes pour la maison, c'est Làzlò Farkas qui vient lui ouvrir dans son très simple appareil sportif. Un instant les deux se regardent intensément, Làzlò surélevé par trois marches, Anya innocente et bucolique à même le gravier de l'allée.

- Morgen ! Ich bin die Anya, das Früchte- und Gemüse mädchen. Die Herren Moritz und Lazare, sie sind nicht da ?

- Nicht da ist auch keine Lösung, oder ?

Sibylline réplique bien dans le genre de l'accoutrement de Làzlò Farkas qui a d'abord pour effet de faire froncer les sourcils de ladite Anya Dittmann.

- Du spinnst ja wohl, du !

Anya Dittmann se rattrape pourtant et décroche à la figure à la pilosité très nourrie sur les membres inférieurs qui paraît lui disputer son droit d'entrée dont elle pensait s'être assurée la concession jusqu'à la fin de l'été au moins, l'un de ses sourires auxquels elle s'exerce chaque matin dans les toilettes du magasin de fruits et légumes de sa tante au 9 de la Winnstraße avant de partir en livraison. Il était temps. Moritz surgit aussitôt et d'un « Bitte, bitte » intrusif écarte Làzlò Farkas pour se pencher au-dessus des trois marches et recevoir le précieux chargement qu'Anya Dittmann tient légèrement plus haut que d'habitude comme pour y ajouter à la discrétion de ces messieurs sa jeune et palpitante poitrine. Un instant Moritz hésite à laisser sur le pas de la porte cet énergumène qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Mais il a eu le temps d'en apercevoir assez sur les deux visages pour ne pas prendre le risque de laisser dans le jardin à la végétation turgescente et fleurie cette gentille Anya seule et sans défense avec un individu à l'air pour le moins mystérieux et dont le short de course rouge très échancré sur les hanches remue avec les courants d'air qui l'enflent et le plaquent comme une voile sur la mer.

La porte se referme donc sur les deux hommes et la jeune Anya Dittmann se retrouve seule dans le jardin mais déjà avec de nouvelles idées de livraisons pour les prochains jours.

- Wer sind Sie denn ? demande Moritz tandis qu'il pose le cageot sur la commode d'entrée.

- Tout va bien, Moritz, il est avec moi, s'écrit Hippas, visiblement encore à la peine avec sa nouvelle occasion manquée. Ne t'inquiète pas, nous partons.

- Ce sont pas des manières, monsieur Zwaenepoel. Vous devriez avoir honte. Introduire des inconnus dans cette maison respectable et tout pour vous donner les coudées franches avec un esprit supérieur que tout le monde réclame pour soi. Pouahh !

- Alles gut, Moritz, alles gut. Vous avez encore remporté cette manche. Vous saviez qu'Al Buridan était là-haut ?

- Ce démon est venu frapper à la porte ce matin il était pas encore six heures. Mon maître le reçoit depuis tout ce temps. Mais qu'est-ce que vous lui voulez, tous, à mon maître ? On trouve plus de femme à Berlin ? Les musées et les cinémas sont fermés ? Faudrait penser à s'occuper un peu tout seul.

- Ça va, Moritz. On s'en va. Ton maître, comme tu dis, vient de me condamner *sine die* aux galères buridesques. Tu peux dormir tranquille, tu ne me reverras pas de sitôt.

- Si vous croyez que vous allez me faire baisser la garde comme ça, monsieur Zwaenepoel, vous vous fourrez le doigt dans l'oeil, vous pouvez me croire. On commence à les connaître ici vos ruses. Et lui aussi il s'en va ? Il va finir par prendre froid.

- On y va.

- Quand même, sauf votre respect, je vous plains pour la galère.

- Plains moi autant que tu veux. Mais parle de moi à ton maître. Il faut vraiment que je lui parle. C'est important.

- Vous avez maintenant le vôtre de maître, monsieur Zwaenepoel. L'horrible Sängér des non moins épouvantables Moabiter Sprinner ! Je vous souhaite bien du plaisir. Fermez bien le portail derrière vous.